

LE PRIX

de l'abonnement à l'édition quotidienne, fait directement avec les porteurs, est de 20 SOUS par semaine.

Chronique

DE LA

Ville

Calendrier de l'Abeille

Semaine du 18 au 24 août. Mardi 18. — Ste-Hélène. Mercredi 19. — St-Joachim. Jeudi 20. — St-Bernard. Vendredi 21. — Ste-Jeanne Ch. Samedi 22. — St-Symphorien. Dimanche 23. — St-Philippe Bé-nitt. Lundi 24. — St-Barthélemi. Lever du soleil, à 5 h. 30 m. coucher, à 6 h. 42 m. Nouvelle lune, le 21 à 6 h. 26 m. du matin. N. B. — Les lecteurs et lectrices de l'Abeille sont instamment priés lorsqu'ils auront le désir de voir annoncé dans le Calendrier de l'Abeille un événement intéressant le public de nous en adresser communication.

La "State Probe Commission"

Le gouverneur Hall a annoncé hier, qu'il nommera, dès son retour à Baton-Ruge, le sénateur George Wesley Smith, de Rayville, et le représentant L. Austin Pontenot, de Opelousas, membres de la "State Probe Commission." La commission, s'organiserait, et s'assemblerait dans le courant de septembre. Les membres suivants complètent le personnel de la commission: Elus par le Sénat: A. Kent Atacker, Lac-Providence. Nommé par le lieutenant gouverneur Barret: Léon R. Smith, Shreveport. Elu par la Chambre: Joseph E. Generey, Nouvelle-Orléans; Hewitt Bouchaud, New Roads. Nommé par l'orateur Thomas: Duncan Buie, Rayville. Le gouverneur Hall est à la recherche d'un homme compétent pour la commission du port, et remplacement de Robert G. Guérard, qui a résigné comme membre de la commission. Le gouverneur est de retour d'un voyage à Brown's Wells, qui a fait un grand bien à sa santé.

Trois Orléanais vont à Washington

MM. John J. Cannon, vice-président de la Hibernia Bank; William B. Thompson, facteur de coton, et Morris Stern, à la tête de la firme Lehman, Stern & Co., et président de la "Lane Cotton Mills", quitteront la Nouvelle-Orléans à la fin de la semaine pour se rendre à Washington, D. C., pour prendre part, lundi prochain, à la conférence du "Southern Bankers' and Cotton Men", dont le but est d'arriver à trouver un moyen pour protéger les producteurs de coton. Ces messieurs ont été invités par le secrétaire McAdoo, J. W. Bolton, président de la "Rapides Bank", d'Alexandrie, Lne; T. E. Fournoy, président de la "Ouachita National Bank", de Monroe, Lne, et W. E. Clussel, marchand et cultivateur de Shreveport, ont également été invités à prendre part à la conférence.

La Grande Convention Cotonnière à la Nlle-Orléans

C'est le 27 et 28 août qu'aura lieu à la Nouvelle-Orléans, la grande convention cotonnière à l'auditorium de la Chambre de Commerce. Tout indique que les états du Sud-Ouest des Etats-Unis enverront des délégués pour cette occasion. Les chemins de fer ont accordé les rabais, en émettant des billets d'aller et retour, à des prix très modérés. M. Harvey Jordan, président de la "Southern Cotton Association", dans une lettre adressée à M. M. H. Trezevant, gérant général de la Chambre de Commerce, fait savoir que les états de l'Alabama, Georgie, Oklahoma, Arkansas, Tennessee et le Mississippi, ont déjà nommé des délégués pour prendre part à la grande conférence cotonnière. Toutes les "tourées de ces états enverront également des représentants.

La "Poor Man's Bank"

La "Industrial Finance Corporation", de Richmond, Vie, avec un capital autorisé de \$7,000,000, ayant l'appui des gens les plus riches de New-York, Philadelphie et Richmond, va ouvrir une succursale prochainement, à la Nouvelle-Orléans. Le but est de livrer bataille aux usuriers. Bientôt un ouvrier de bonne conduite, ayant de l'ouvrage, pourra emprunter de l'argent à la Nouvelle-Orléans, avec autant de facilité et au même taux d'intérêt, qu'un marchand qui donne une garantie collatérale de \$2,000 pour l'emprunt de \$1,000. Par exemple: si un ouvrier a une bonne réputation, et peut faire endosser son billet par deux ouvriers intégrés comme lui, il pourra emprunter \$50, ou \$100, et rembourser le montant à raison de un dollar ou deux dollars par semaine. Pour un emprunt de \$50, il recevrait \$47 comptant, et paierait un dollar par semaine pendant 50 semaines, et la dette serait acquittée.

"Lawn party"

Les dames de la "St. Anthony's Poor Claire Association" donneront un "lawn party", au bénéfice des religieuses, sur la Place du monastère, au coin de l'avenue Henry Clay et la rue Magasin. Les sœurs ont tant besoin de secours, que les dames de l'association se sont décidées d'organiser cette partie de plaisir, pour leur venir en aide. On ne chargera pas d'entrée. Le public est cordialement invité à y assister.

St. Stephen's Euchre

La "St. Stephen's Alumnae" donne son euchre mensuel samedi prochain, à 2 heures et demie de l'après-midi, dans la salle d'école, 928, avenue Napoléon. Le comité de direction, prie tous les membres et leurs amis, d'être présents pour l'occasion, parce qu'il y aura de magnifiques prix pour les joueurs chanceux.

Un Mexicain Millionnaire

Avelino Montes, Mexicain millionnaire, est arrivé avec sa famille à la Nouvelle-Orléans, pour s'y fixer définitivement. Il est membre d'une des familles les plus riches de la péninsule Yucatan, et appartient à une compagnie qui vend pour \$30,000,000 de l'herbe "sisal" par an, à la "International Harvester Company", pour fabriquer le cordonnet.

Trouvé mort

Hier matin à 6 heures et demie, John Doyle, 54 ans, de Wexford, Irlandais, second commis du vapeur S. S. Colonial, mouillé au quai faisant face à la rue Céléste, a été trouvé mort dans son lit, par un marin du bord nommé H. Bozie.

Empoisonnée par mégarde

A 11 heures 15, hier matin, Ora Thomas, fille de couleur, 18 ans, 2407, rue Joséphine, qui était malade depuis plusieurs mois, croyant prendre un médicament, prit des pastilles antiseptiques. Elle fut transportée à l'Hôpital de la Charité à temps pour être sauvée.

Vol de fauteuils

James Singleton, nègre, 23 ans, 1126, rue Dryades, a été arrêté hier après-midi à 1 heure, alors qu'il longeait la rue Philip, avec deux magnifiques fauteuils sur son dos. Questionné à la station de police, il avoua avoir volé les fauteuils sur la galerie de M. George Williams, 1525, rue Philip, également deux berceuses sur la galerie d'une demeure rue Delachaise, près de la rue Camp. Il fut écroué, et plainte a été déposée contre lui pour vagabondage et vol.

Blessé d'un coup de couteau

Anthony Vignes et Antoine Gant, jeunes nègres employés comme colporteurs par Louis Colbar, au coin de la Promenade Carondelet et la rue St-Claude, se sont battus avec acharnement hier matin. Au cours de la bagarre, Vignes a reçu un coup de couteau au dos. Il a été transporté par l'ambulance à l'Hôpital de la Charité. Gant s'est esquivé, mais les policiers pensent le capturer bientôt.

Un Monsieur comme on en voit peu

Le monsieur en question est un louisianais. Il y a quelques semaines la "Newspaper Enterprise Association" ouvrait un concours afin de découvrir quel était l'homme le plus gras ou le plus gros aux Etats-Unis. Et pour bien stimuler les futurs candidats, la dite société offrit de descendre une médaille d'or au vainqueur de ce concours sans précédent.

On dit généralement "Nobody likes a fat man"... Erreur! erreur profonde, et en voici la preuve: Le "championnat" d'hommes gras vient d'être remporté par Jack Eckert, un habitant d'Alexandrie, Lne, et membre de la loge 861 du Loyal Ordre des Moose.

Il ne pèse que... 739 livres!! (on ne nous dit pas si c'est brut ou tout habillé). Il a un tour de poitrine de 84 pouces, et la finesse de sa taille atteint 8 pieds 7 pouces de circonférence!!! Il port des cols de 24 pouces, et pèse à lui tout seul plus que son père, sa mère, ses quatre frères et sa sœur mis ensemble. Et pour vous prouver que le diction: Qu'on n'aime pas un homme gras est erroné, je vous dirai que "Happy Jack", comme on l'appelle familièrement, est marié et père de deux charmants enfants.

Il voyage avec un cirque en compagnie de sa petite famille et se trouve très heureux, le seul inconvénient pour lui est que quand il voyage il est obligé de le faire dans un wagon spécial, car il lui est impossible de rentrer dans les wagons ordinaires. La médaille lui a été remise hier et il a dit en la recevant: "Je savais bien que je gagnerais, je suis tellement gros que si je me couvrais d'une peau d'éléphant on me prendrait pour un frère de Jumbo".

Mme Eckert dit que son mari engraisse tous les jours... Pour ma part je n'y vois aucun inconvénient. A. D.

Lâche agression

Mlle Mattie Barns, 121, rue Bourgogne, s'est plainte à la police hier à 2 heures de l'après-midi, avoir été victime d'une lâche agression. Elle relate qu'étant malade depuis quelque temps, elle était allitée dans sa chambre, lorsqu'un nommé Jérôme Cargano, commis au cabaret Buchhorn, 121, rue Bourgogne, s'introduisit dans sa chambre, la saisit, et la jeta hors du lit avec une telle force, qu'elle roula sur le plancher, et reçut des contusions internes. Cargano fut appréhendé et écroué. Procès-verbal fut dressé contre lui. Mattie est employée comme caissière au restaurant Victoria.

Vol de bicyclettes

George A. Fick, qui tient un établissement pour la réparation des bicyclettes, 215, avenue Nord-Claiborne, a été victime d'un vol audacieux. Alors qu'il se trouvait dans sa cour, un inconnu s'est introduit dans son établissement et s'est emparé de deux bicyclettes et de 6 pneus, le tout d'une valeur de 33 dollars. L'enquête ouverte dans la journée, n'a pas encore amené l'arrestation du coupable.

Incendie

Un incendie a éclaté dans une écurie derrière le cottage 2508, rue Bourbon, appartenant à John Caruso, causant des dégâts de 140 dollars. Les flammes, avivées par le vent, se communiquèrent à une maison voisine à deux étages, 1869, rue Roman, appartenant à S. Grassini, causant un dommage de 10 dollars. Le tout est couvert par une assurance.

Le whiskey du nègre

Thomas Stricklin, homme de couleur, de Arkansas City, Ark., eut l'imprudence de laisser sa valise contenant 3 bouteilles de whiskey et des habillements évalués à \$30.70, dans la salle d'attente des noirs à la gare Union, pour aller s'informer à quelle heure partait un train de la "Southern Pacific Company". A son retour la valise avait disparu, ainsi que quatre jeunes nègres inconnus qui se trouvaient dans la salle. Toutes les recherches faites pour découvrir les filous sont demeurées vaines.

Le vol de l'ex-forçat Samuels

Nous avons relaté dans notre numéro d'hier, le vol commis par James Samuels, couleur, alias Harry Mathews. Hier matin, M.

Propos de Guerre

Il y a quelques jours nous faisons paraître dans nos colonnes les prophéties de Mme au sujet de la guerre, et quelques années d'une renommée universelle. Elle ne fut pas la seule à pressentir l'avenir qui aujourd'hui s'est devenu une réalité. Un général japonais, dont le non a acquis de la célébrité, le général Nogi, immédiatement après le siège de Port Arthur, exprima la certitude que deux grandes guerres également terribles viendraient en peu d'années désoler le monde civilisé. La première, qui devait avoir l'Europe pour champ de bataille, devait décider à tout jamais les questions en litige entre les trois grandes puissances l'Allemagne, la France et l'Angleterre. La France et l'Allemagne devant se rencontrer pour une dernière fois dans les plaines de la Belgique, probablement dans les environs de Waterloo, le seul endroit adapté aux évolutions des immenses corps d'armées, qui se trouveraient engagés dans ce terrible et mortel conflit. Le Japonais, trouvant les frontières entre l'Allemagne et la France, avec leurs innombrables forteresses trop difficiles d'accès ne doutait point que ces deux nations ne fissent un détour par la Belgique pour se rejoindre. "La France infligera une terrible défaite à l'Allemagne sur terre et l'Angleterre détruira sa flotte. Cette guerre, la dernière, sans doute, en Europe, laissera l'Allemagne pantelante et terrifiée, n'ayant plus qu'une aspiration, la paix! Au prix de quelque coalition qui puisse la garantir à jamais d'une pareille catastrophe." Voilà en quels termes le général Nogi prédisait la guerre qui vient d'éclater. La seconde guerre, qui nous toucherait de beaucoup plus près verrait le Japon s'armer contre les Etats-Unis d'Amérique et leur infliger sur la côte du Pacifique, une sanglante défaite. Puisque nous parlons de la question brûlante et passionnante du jour il me semble intéressant de comparer le champ de bataille du vingtième siècle avec ceux de temps plus reculés. Il nous reste tant de romans héroïques, tant de manuscrits précieux nous décrivant les beaux chevaliers des croisades qu'il nous semble aisé de reconstituer le splendide spectacle de ces luttes héroïques, et ensuite à une époque moins reculée nous comparons au Napoléon cueillant tant de lauriers et fit de si beaux faits d'armes avec les champs de bataille où les généraux Joffre, Helmuth von Moltke, le grand duc Nicholas Nicolaïevitch et le général John French seront appelés à jouer un rôle prépondérant. Il est attristant de réaliser que la civilisation et le progrès tendent à détruire irrémédiablement le romantisme et le grandiose. Du temps des croisades, les guerriers armés de splendides armures montés sur de foudroyants coursiers présentaient le plus noble aspect, les ban-

nières et les oriflammes qui flottaient au vent, les boucliers où s'apercevaient les armes et les titres du seigneur, les lances maniées d'un bras ferme et nerveux, tout cela présentait le plus merveilleux aspect. De hauts ramparts flanqués de massives portes, souvent merveilleusement pittoresques, et dont il restait encore quelques unes, défendaient les villes. Lorsqu'une ville assiégée tombait au pouvoir de l'ennemi les habitants en se rendant remettaient les clefs de la ville au vainqueur. Dans les campagnes, préférentiellement aux abords des rivières de fossés profonds avec leurs ponts-levis, leurs meurtrières, leurs donjons leurs oubliettes pleines de mystères étaient aussi des centres de résistance. Des beliers massifs étaient employés à détruire les murailles qui protégeaient les villes. Plus tard perdant déjà beaucoup de la poésie des temps anciens, les maréchaux les officiers et les soldats de l'empire couverts d'uniformes chamarrés aux plus vives couleurs suivant les drapeaux portés par un brave car de tous les postes c'était le plus dangereux et le plus envié, armés déjà de fusils et suivis de canons qui couvraient le champ de bataille d'une aveuglante fumée et de l'aigre odeur de poudre faisaient encore un bel effet, si nous en croyons l'habile pinceau de Détaillé qui se plut à retracer dans ces belles toiles du château de Versailles les pages les plus glorieuses de l'épopée napoléonienne. Aujourd'hui tout est changé, plus de lances, plus d'épées, un fusil, une pelle, voilà les outils du soldat et il est de majeure importance de savoir manier avec dextérité cette arme de paysan. L'infanterie creuse des tranchées profondes, à deux milles environ des avant-postes de l'ennemi, elle s'y embusque ne laissant que la partie supérieure de la tête émerger, ses yeux parcourent la plaine qui semble déserte, dans le lointain dissimulés comme il l'est lui-même sont les colonnes ennemies. Les soldats ne se rallient plus autour du drapeau chéri, que des nuages de fumée permettent à peine d'apercevoir; il n'y a plus de drapeau visible, la présence de ce glorieux emblème indiquerait à l'ennemi la position exacte du régiment. Il n'y a plus de fumée et l'on peut parcourir le regard le champ de bataille avec un nombre incalculable de pièces d'artillerie faisant pleuvoir des projectiles sans en deviner la position exacte. Les fils téléphoniques ont remplacé les courriers, qui au péril de leurs jours traversaient au galop les champs de bataille pour transmettre les ordres au commandant, qui lui-même est maintenant en sécurité bien à l'arrière des troupes. Les artilleurs ne voyent plus l'ennemi, placés à trois milles de distance, guidés par des savants calculs faits par des mathématiciens, qui sont assis dans un grand tour creusé dans la terre, ils obéissent aux ordres aveuglément. Le général en chef ne se trouve pas au plus fort de la mêlée, il n'est pas non plus sur la colline avoisinante dirigeant ses troupes, il est à une quinzaine de milles à l'arrière, on ne peut pas l'apercevoir. Les grands champs où dans les tranchées fraîchement creusées s'entassent des soldats que la mitraille et la poudre sans fumée dissimulent, ces abus qui viennent d'une artillerie invisible, ces ordres qui passent silencieusement sur des fils téléphoniques lancés par des généraux que nul n'aperçoit comme tout cela semble étrange! Quel angossant sentiment de mystère et de mort plane sur ces champs où tout n'est qu'embuscade. Puis sur cette plaine aux multiples dangers planant comme des vautours, freux aéroolithes, dernier mot tomber d'instant en instant une bombe meurtrière, affreux aéroolithes, dernier mot de la civilisation!!! — L.

Betes savantes

Nous avions les chevaux d'Elberfeld. Voici le chien de Mannheim.

Le chien de Mannheim épelle les textes qu'on lui propose de la même façon, — en levant une patte.

C'est la grande curiosité du jour. Et, pour la satisfaire, le malheureux animal doit lire des gazettes du matin au soir... Pauvres toutous! Ne pourraient-ils vraiment pas les laisser tranquilles?...

La Belle Vengeance

En ce jour de vernissage, j'avais déjà vu beaucoup de toiles plus ou moins mauvaises, serré beaucoup de mains plus ou moins amies, reçu beaucoup de félicitations plus ou moins sincères, avalé beaucoup de poussière, et stationné plusieurs heures devant le tableau que j'exposais, et entendre les débinages et les rosseries, lorsque j'éprouvai le besoin de reposer un peu ma tête fatiguée de tout ce mouvement et de tout ce bruit. Je gagnai le buffet du Salon. Il y avait peu de monde. Et dans un coin, seul, perdu dans des rêveries, j'aperçus mon maître le grand peintre Berton. — Charles-Henri Berton, de l'Institut.

J'allai m'asseoir à ses côtés, et l'ayant complimenté sincèrement, comme il le convenait, de son chef-d'œuvre — un remarquable portrait de femme dont les critiques avaient été unanimes à reconnaître la beauté — je lui dis:

— Serais-il indiscret, maître, de vous demander pourquoi, depuis des années, vous ne peignez jamais que des femmes blondes?... ou, pour être plus exact, qu'une femme blonde, toujours la même, et pourtant, toujours nouvelle?

— Pourquoi, me répondit-il, c'est toute une histoire. Et si vous avez la patience d'entendre un vieux bonhomme rabâcher des souvenirs de jeunesse, sans intérêt pour vous, ouvrez les oreilles et écoutez.

Je ne vous garde de manquer une si belle occasion d'être pris pour confident, ce dont j'étais quelque peu fier. Et j'écoutai.

— Il y a une quarantaine d'années, commença Charles-Henri Berton, j'étais élève à l'Ecole des Beaux-Arts. Les amusements et les mœurs de mes camarades d'atelier ne me tentaient guère, et choquaient mon âme délicate et qui n'avait jamais quitté sa famille. Aussi passais-je mes journées de liberté au milieu de miens, sans chercher ailleurs des distractions malsaines qui ne m'auraient point procuré de plaisir.

— Or, ma sœur avait une amie, Renée Falaise, une adorable blonde que j'avais connue toute jeune, qui avait grandi en même temps que moi, et dont je devins amoureux. Oh! ce n'était assurément qu'un amour d'enfant, quelque chose de très gentil, de très jeune, et de très banal; un de ces amours qui passent avec l'âge, et qu'on oublie. Seulement, moi, je n'ai pas oublié.

— J'étais naïf. J'étais timide. Je mis longtemps à me déclarer. Et je fus surpris, oui, surpris, de ne pas rencontrer plus de résistance. Il était bien évident, pourtant que Renée, s'était aperçue de l'adoration muette qu'elle avait fait mordre et qu'elle n'attendait qu'une parole, pour tomber dans mes bras.

— Dès que j'eus l'âge d'analyser, je me rendis compte de ce qu'était notre amour. De sa part, il y eut le charme nouveau de la jeunesse et du baiser, le petit frisson que provoquent les mots tendres prononcés à voix basse.

— De ma part, ce fut un abandon complet, un don de moi absolu, un amour mou, invraisemblable, et je me demande encore aujourd'hui comment j'ai pu l'aimer ainsi, n'aimer qu'elle, toujours.

— Cependant, Renée, peu à peu, se détacha de moi. Emportée dans le tourbillon des fêtes et des plaisirs elle connut d'autres sensations, d'autres aveux, peut-être un autre amour. Je compris bientôt qu'elle ne m'aimait plus que par habitude. C'est en vain que mon amour se fit plus enveloppant, plus chaud, plus vibrant. C'est en vain que mon âme essaya de se montrer telle qu'elle était, toute d'affection et de bonheur... Un jour, on nous étions seuls et où je la prenais dans mes bras, comme pour la protéger contre le monde, elle me dit, timide d'abord puis sans chagrin, quand elle me vit sans colère: "Je ne vous aime plus. Je suis femme maintenant. Mes idées ont changé. Oubliez mes enfantillages de petite fille." "Et, comme je me taisais, de peur de pleurer, si j'ouvrais la bouche, froidement elle s'expliqua. Ce fut atroce. "Cela devait finir un

jour ou l'autre, dit-elle. Vous ne pensiez pas que notre amour serait éternel. Nous avions parlé de mariage, comme des enfants qui ne connaissent pas la vie. Que possédez-vous? Votre talent ou votre peinture puisse vous rapporter quelque chose? Non, ce n'est pas un métier, cela. On végète, on ne vit pas."

"Hélas elle raillait mes espoirs les plus chers. Elle me faisait douter de moi-même, de mes succès futurs. Et je finissais par croire à la réalité de ses paroles. Je voyais ce que j'allais devenir: un de ces artistes aux longs cheveux, qui se consument à chercher l'impossible gloire, un de ces ratés qui se croient du génie, et qui crèvent dans la misère, à côté d'une toile inachevée — comme leur vie.

"Je n'écoutais plus ce qu'elle disait. J'entendais vaguement qu'elle parlait de sa vie à elle, de son désir d'être riche, de mourir de l'existence, etc. Je crois aussi, de son prochain mariage. Oui, un imbécile fortuné avait demandé sa main. Que lui importait alors le pauvre diable qu'elle écrivait en passant? Elle allait avoir des toilettes, des bijoux, des voitures. Tant pis pour celui qui avait cru à son amour. Chacun sa vie.

"A travers le brouillard qui obscurcissait mes yeux je la vis s'éloigner. J'aperçus, un instant encore, cette tête blonde, où tant de pensées raisonnables, tant de pensées bourgeoises avaient pu se nicher à mon insu. Et, quand elle fut sortie, je m'effondrai lamentablement sur le tapis, le cœur brisé, avec l'espérance d'en mourir.

"Je fus malade, longtemps. Un fièvre chaude. Je guéris cependant. Mais je restai triste, taciturne, renfermé. Nul ne connut mon secret. Et, si je vous le confie aujourd'hui, c'est que je vous aime beaucoup, mon cher élève, vous, l'espoir de la peinture, vous, le maître de demain; et que je veux vous prouver, par mon exemple, qu'il ne faut pas se décourager, quoi qu'il arrive, et suivre son chemin, en dépit des obstacles, vers le but qu'on s'est proposé d'atteindre.

"Le mariage de Renée avait eu lieu pendant ma maladie. On me l'apprit comme une chose banale, et je n'en souffris pas tant que je l'aurais cru. Mais, dès que je fus complètement rétabli, je n'eus plus qu'un désir, qu'un but: me venger. Oh! une vengeance noble, digne de moi, digne de mon amour. Cette vengeance, je l'ai trouvée.

"Renée m'avait dédaigné, méprisé, parce que j'étais pauvre, sans talent, sans avenir; eh bien, je deviendrai riche, puissant, honoré. Jacquerrais de la gloire, de la gloire qui dure, qui s'impose, et je ne m'arrêterais que lorsque mon nom serait sur toutes les bouches, mes œuvres dans toutes les pensées.

"Il est inutile de vous raconter ma vie, vous la connaissez. Aujourd'hui, j'ai 60 ans. Mes tableaux se vendent des prix fous. Je suis le grand maître universellement connu: Charles-Henri Berton, de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur, peintre des têtes couronnées. J'ai obtenu toutes les consécration humaines. Et pourtant, je ne suis pas heureux.

"Vous devinez pourquoi je ne me suis jamais marié. Et vous comprenez maintenant le secret de ma perpétuelle tristesse. Vous en riez peut-être. Un amour d'enfant avoir une telle influence sur une vie, c'est ridicule. C'est vrai. Je suis un vieux fou. Ne racontez pas cette histoire.

"Après un silence, pendant lequel tout le passé était évoqué, le vieux maître reprit: "Mais j'ai bavardé longtemps. Déjà le jour baisse. La foule s'en va. Et je n'ai pas encore répondu à votre question.

"J'ai revu Renée, il y a vingt ans, à un dîner dont j'étais l'attraction. J'étais en plein talent, en pleine gloire. Nous avons causé comme de vieux inconnus. Elle était très fêtée, très adulée. Elle avait de beaux enfants, élevés loin d'elle, dans de coûteuses pensions, un mari qu'elle voyait rarement; le bonheur qui convient aux gens du monde. Mais j'ai deviné qu'elle n'était pas heureuse. Se repentait-elle, en me voyant si haut, de sa méchanceté? M'en voulait-elle de ce que son abandon ne m'eût pas tué? de ce que je fusse, en quelque sorte, trompé, en n'étant pas devenu le pauvre artiste qu'elle avait prévu? Je ne sais. Bien que l'ayant rencontrée très souvent, dans la suite, je ne lui ai jamais parlé du passé.

"Seulement, depuis ce jour, je ne peins plus que des femmes blondes, très blondes et très jolies, dont les yeux rêveurs semblent regretter quelque chose — quelque chose qui aurait peut-être été le bonheur."

ANDRE BEURY.